

REVUE DE PRESSE

Garniouze inc. Présente RICTUS

VAGABONDAGE OCCTOSYLLABIQUE RURBAIN
D'APRES LES SOLILOQUES DU PAUVRE DE JEHAN RICTUS

Greffé à une armoire de bureau qu'il pousse et traîne tel un Sisyphe des temps modernes, un homme en errance plonge dans les abysses des villes. Il y mâchouille des mots acides en un rythme octosyllabique continu. Emporté par un « mix » de sons oniriques qui sort de son meuble de Pandore, il nous donne à entendre son ultime vision du monde.

Un acteur et un musicien proposent une version nouvelle des « Soliloques du pauvre » de Jehan Rictus, poète social du XIX^{ème} siècle.

C'est la rencontre entre une langue épique au phrasé singulier et l'ère contemporaine, où se confirme que le vent des inégalités qui soufflait depuis longtemps dans les moustaches de Félix Faure continue, inlassable, de faire claquer les volets de la France.

Une intrusion dans une rame de métro à l'Odéon en novembre 1989 marque les débuts de Garniouze comme bateleur dans les Entrailles Capitales.

Après trois ans de manches et autres larcins, naît la feu Cie **Okupa Mobil**, aventure de Clowns Collectifs Toulousains. Comédien au sein du **Phun** depuis 15 ans, il retrouve en 2010 François Boutibou, compositeur et musicien avec **le Nom du Titre**, pour mixer sur *l'Octosylla-beat* du méconnu Jehan-Rictus.

Contact

Mathilde Corbière |
06 81 73 13 74
i.rictus@gmail.com
garniouze.blogspot

Conçu, mis en scène et interprété par Christophe « Garniouze » Lafargue
Composition et mise au diapason Live : François Boutibou

La montagne-25 août 2013



En « off », de bouleversants soliloques sociaux et poétiques

Lafargue, immense clochard céleste Cette année, Christophe Lafargue - alias Garniouze - était de retour à Aurillac avec sa nouvelle version de Rictus. Un texte puissant emprunté au poète du Chat Noir, Jehan Rictus, et porté par une interprétation éblouissante...

La Dépêche du Midi – 2 décembre 2012

Bagnères-de-Bigorre. Spectacle de rue grandiose

Lors des Assises de la culture, l'association Maynats nous a offert une «récréation» dans les rues de Bagnères.

Rendez-vous est pris sur la place d'Uzer. Soudain, apparaît un homme, moitié SDF moitié clochard. Pour seul bagage, une armoire de bureau à tiroirs et à roulettes, qui contient quelques menus souvenirs. Le personnage s'agrippe à ses mots comme à une bouée de sauvetage, pour continuer d'avancer. L'homme compte les rimes sur ses doigts, met le feu à des papiers... Mais qui est donc cet homme ? Les passants, curieux, s'arrêtent, le public grossit.

Christophe «Garniouze» Lafargue nous propose une adaptation des «Soliloques du pauvre», écrit par Gabriel Randon, alias Jehan Rictus. Le texte évoque l'errance d'un vagabond dans les rues d'une ville et, bien qu'en français populaire de l'époque, est très actuel. La mise en scène est lumineuse. L'univers sonore, concocté par François Boutibou et mixé en direct, offre plusieurs incursions temporelles actuelles.

Garniouze, sociétaire depuis de nombreuses années de la Compagnie Le Phun, réussit ici un solo déambulatoire parfait, pour une interprétation personnelle très actuelle et bouleversante. Nous le suivons pas à pas, dans les rues de Bagnères, impuissants et émus. Il réussit ici un solo déambulatoire parfait, dont on ne sort pas indemne. L'acteur est habité par son personnage. Le public lui emboîte le pas, subjugué par sa présence et son réalisme. De son armoire sur roues, en sortiront portrait de femme, poupée Barbie, canette ou revolver. Elle est presque un personnage en soi. Les lieux, quels qu'ils soient, lui font un décor tout prêt, qu'il exploite sans vergogne. Mais tout cela n'est rien en regard des textes choisis et réordonnés pour dire une vie et toutes les misères, d'une interprétation intense dont la puissance d'émotion croît à mesure que l'espoir sombre. Un grand merci à l'association Maynats de nous avoir fait découvrir cet artiste exceptionnel qu'est Christophe «Garniouze» Lafargue. Comment, vous n'avez pas vu Garniouze ? Il faut aller voir Garniouze...

M. G.

Ouest France – 31 août 2012

Les Rias déferlent à nouveau à Quimperlé



Garniouze revisite un texte poétique écrit en 1897 par Jehan Rictus et toujours d'actualité.

« **Garniouze, c'est un surnom de clown qui m'est resté. On était plusieurs Christophe dans cette troupe.** » Ce soir encore, Christophe Lafargue et son compositeur toujours au diapason, François Boutibou, redonnent corps au texte de Jehan Rictus, écrit en 1897.

Un siècle et pas une ride ! En 1 h 30, le monologue de Garniouze donne vie à la déchéance d'une personne. « **C'est de la poésie sociale et très contemporaine** », assure l'artiste qui est « **tombé en amour avec ce texte.** » Michèle Bosseur et Claude Morizur l'assurent, « **ce spectacle se mélange à la vie.** » Si Le Fourneau a choisi ce spectacle, c'est pour en être tombé sous le charme à Aurillac. « **On tenait à faire partager notre émotion en Bretagne.** »

Ce spectacle est écrit pour un public averti. Dans le même temps, Pete Sweet accueillera un public plus familial en haute-ville. Quant à Wet Picnic, ils chercheront toujours une âme soeur pour un repas d'anniversaire. La deuxième partie de soirée propose la même dichotomie, entre la compagnie Rouge dont le spectacle plus intimiste complète celui, plus grand public et déjanté, des Soeurs Goudron. Vers la fin de soirée, les Krilati et 100 issues réveillent pantomime aérienne et cirque, avant qu'Artonik ne déboule sur des compositions de Bashung pour offrir son théâtre de rue dansé.

Le Télégramme – 31 août 2012

Les Rias. Changer de regard sur la vie dans la rue

Aujourd'hui encore, [les Rias](#) sont à Quimperlé (29). Avec une dizaine de spectacles différents en haute et basse-ville, le festival de théâtre de rue aura offert deux soirées éclectiques.

Gros plan sur Garniouze

Un nom de clown, trace d'une vie précédente, un texte du XIX^e siècle résonnant et raisonnant étonnamment contemporain, un comédien qui défend l'idée que le texte peut descendre dans la rue, son alter ego musicien... Les éléments de «Rictus» se sont trouvés, imbriqués, sont « tombés en amour », comme une évidence, pour former un spectacle déambulatoire qui trouve effectivement toute sa place dans ce festival de spectacle de rue pour lequel les organisateurs recherchent l'éclectisme dans la programmation, l'équilibre « de l'intime au monumental ». Et Rictus entre dans la catégorie de l'intime, du confidentiel. Certains spectateurs vont peut-être décrocher en cours de route, le spectacle dure 1h15. C'est que le texte est âpre. S'il « claque » contemporain, comme le dit le comédien Christophe «Garniouze » Lafargue, la claque est aussi sociale. Difficile donc, pour le spectateur, d'adopter une attitude neutre et passive. Le soliloque du pauvre a été écrit en 1897 par Jehan Rictus (un pseudonyme), qui a passé trois ans de sa vie dans la rue. L'illustration musicale, mixée en live, intégrant des extraits de discours politiques contemporains, de François Boutibou soutient l'actualisation du texte dans ce XXI^e siècle. *Pratique Ce soir, à 19h03, à l'abbatiale Sainte-Croix. À partir de 12 ans. Gratuit.*

Télérama – 23 juin 2012

RICTUS

D'après « Les Soliloques du pauvre », de Jehan Rictus

TTT on aime passionnément



« Merd', v'là l'Hiver et ses dur'tés/V'là l'moment de n'pus s'mettre à poils. » Avec son « vagabondage octosyllabique », Garniouze, alias Christophe Lafargue, démarre fort. Pendant une heure et quart, on suit à la trace cet homme froissé, déclassé, dénonçant tout à trac les arnaques de la charité, l'absence de femme et l'épuisement de Dieu... De monument aux morts en perron d'église, le comédien issu du Phun, compagnie emblématique de la région toulousaine, trimballe sa peur et sa colère dans un meuble à roulettes. L'homme compte les rimes sur ses doigts, fout le feu à des papiers extirpés d'un tiroir, fait surgir quelques rêves fragiles d'une poubelle. Le public, fatalement clairsemé — il faut bien s'accrocher pour entrer dans cette langue et dans cette histoire —, lui emboîte le pas, subjugué par sa présence quasi messianique. Le texte, lardé d'argot, éclate d'actualité... Il date de 1897 et est signé Jehan Rictus (*Les Soliloques du pauvre*, éditions Au diable vauvert). On pense à *La Faim*, de Knut Hamsun, publiée en 1890. Entre les hallucinations du Norvégien et les divagations de l'héritier de la Commune, une même solitude, une même fureur de dire. — Mathieu Braunstein

| Les 22 et 23 juin, à Villeurbanne (69), Les Invites, tél. : 04 72 65 80 90 | Les 30 juin et 1er juillet, à Sotteville-lès-Rouen (76), Viva Cité, tél. : 02 35 63 60 89. | Le 19 juillet, à Lodève (34), Voix de la Méditerranée, tél. : 04 67 88 41 09 | Les 26 et 27 juillet, à Ax-les-Thermes (09), Spectacles de grands chemins en vallées d'Ax, tél. : 05 61 64 60 60... | Toutes les dates sur garniouze-inc.blogspot.fr/

Le 23/06/2012

Mathieu Braunstein - Telerama n° 3258

Note de la rédaction :

TTT Bravo

Rictus



Christophe Lafargue, dit Garniouze, fraye, depuis vingt ans, avec des compagnies de rue aussi estimées qu'Okupa Mobil et Le Phun. Pourtant, ce n'est que l'été dernier qu'il a été la révélation du festival Chalon dans la rue, avec un solo bouleversant et fiévreux. Lors d'un vagabondage urbain, il éructe de sa voix rauque les "Soliloques du pauvre" d'un certain Jehan Rictus. Nous le suivons pas à pas, impuissants et émus, trébuchant sur les mots qu'il balance comme de lourdes accusations. "J'suis l'homme moderne qui pouss' sa plainte. Et vous savez ben qu'j'ai raison." Raison, en tout cas, de dire ce que les autres taisent, de percer le silence de l'indifférence. Avec une hargne troublante et désespérée. Une performance d'acteur exceptionnelle !

Thierry Voisin

Stradda-Octobre 2011

La passion des arts de la rue chevillée au corps, Christophe Lafargue, alias Garniouze, bat le pavé depuis plus de vingt ans. Cofondateur de feu Okupa Mobil – un collectif de clowns toulou- sains– et comédien au sein du Phun, il ressent la nécessité d’une création personnelle. Son solo « Rictus » s’inspire du recueil de poèmes de Jehan- Rictus « *Les Soliloques du pauvre* » qui fait entendre la voix d’un clochard avide de fraternité, d’égalité et de liberté. Un texte écrit à la fin du xixe siècle pour lequel il « *tombe en amour* ».

Honneur aux vaincus.

Jehan-Rictus – de son vrai nom Gabriel Randon – détourne la poésie classique octosyllabique en lui injectant le langage populaire des faubourgs parisiens. Il élide les syllabes, se rit des « e » muets et farcit ses vers d’expressions argotiques saisissantes. Glaneur infatigable d’une gouaille superbe aux images neuves, l’auteur scande ses poèmes dans les cabarets montmartrois, les fêtes syndicales et politiques et dans les dîners mondains. A la même période, son frère de plume, de cœur et de rage, le poète libertaire Gaston Couté, écrit en patois beauceron des vers également de huit pieds. On retrouve la même puissance métaphorique qui rend hommage « *aux vaincus* ». Jehan- Rictus les nomme aussi « *les écrasés, les broyés, les sans-espoir, les sans-abri, les sans-baisers... aux dents allongées par la faim* ».

Plusieurs spectacles ont été créés en salle ces dernières années autour des « *Soliloques* », mais le grand mérite de Garniouze est de les restituer à la rue. De les donner à entendre dans le lieu même qui les a

inspirés. Loin dans le temps, mais proches de nous. En un parcours vagabond – une zone commerciale, un square, un terrain abandonné–, le comédien fait résonner, lors de six haltes, l’âpreté et la beauté de ce texte au cœur de notre quotidien urbain sans épouser les clichés passésistes du clochard à baluchon et accordéon.

“Y’a de quoi roter”.

Dans une mise en scène dépouillée, avec pour seul bagage une armoire de bureau à tiroirs et à roulettes qui contient quelques menus souvenirs et de quoi faire un feu, le personnage s’agrippe à ses mots comme à une bouée de sauvetage pour continuer d’avancer un pas après l’autre. Il apostrophe, tempête, se désespère, se confie, tour à tour résigné et révolté. Et fait aussi la nique aux bons sentiments : « *Tout le monde parle de pauvreté, y a de quoi roter !* »

L’univers sonore, concocté par François Boutibou et mixé en direct, accompagne sobrement le monologue poétique et offre plusieurs incursions temporelles actuelles, tel l’extrait d’un discours de Michèle Alliot-Marie proposant « *le savoir-faire de nos forces de sécurité* » à la Tunisie, au moment même où les morts se comptaient par dizaines.

Jehan-Rictus fut surnommé « *le poète épique de la misère moderne* ». La modernité n’a malheureusement pas pris une ride, si ce n’est celle du rictus au coin des lèvres, trace d’une profonde douleur creusée au fil des siècles. Avec le grain rocailleux de sa voix, Garniouze porte à plein gosier la parole des déclassés qui ne l’ont pas. Une harangue salutaire. Hier comme aujourd’hui. G C.D.

(masqué) Rictus Divers

Vie et mort d'un pauvre gueux

"Viv' la gaîté ! j'ai pas d'chaussettes ;
Mes rigadins font des risettes ;
Mes tas d'douillards m'servent d'chapeau ;
Mais avec vous j'chang'rai pas d'mise.
Qué qu'ça fait qu'on n'ait pas d'chemise,
Quand qu'on a du coeur sous la peau ?"
Jean Richepin, *Pas frileux* (1876)



Le murmure n'a cessé d'enfler depuis le mois de mai et sa sortie d'Usine, prenant du volume avec le récent festival de rue de Ramonville sur le ton de l'exclamation incrédule, du point de suspension entendu et de l'exhortation : "Tu n'as pas vu Garniouze ? – Garniouze ? Ah... – Il faut que tu ailles voir Garniouze." Il fallait donc aller voir Garniouze, en l'occurrence à Pouze (quelque part loin, au-delà de Montbrun-Lauragais) où l'invitait Arto en guise de "plus" au festival de Ramonville.

Garniouze, c'est un peu le parangon de l'artiste de rue : né au spectacle sur le pavé, ne jouant que sur le bitume, à la rigueur en pleins champs, et jurant ses dieux petits ou grands que jamais au grand jamais on ne le verra dans un théâtre. Et il disparaîtra un jour, lointain de préférence, n'ayant jamais connu la chaleur et la lumière des plateaux... On ne s'étonne pas, pour le coup, qu'après avoir fait longtemps le clown il se saisisse aujourd'hui des vers manchots de Gabriel Randon dit Jehan Rictus dans un spectacle éponyme, construit sur des extraits des *Soliloques du Pauvre* (1897-1921). Oublié, peu à peu retrouvé, on n'avait jusque-là connu du poète que *Les soliloques* de Serge Dekramer et Michèle Lazès, il y a deux ans à la Cave Poésie. En salle...

Mouise, chimère etc.

Le pauvre de Garniouze, lui, est un vrai gueux de rue, intemporellement moderne dans son costard élimé, sa limace qui fut blanche et son bérard filé en quenouille. Il se révèle à l'attention sans éclat, par surprise, dans la montée d'un marmonnement ; celui du poète cherchant ses vers un à un, les gribouillant à la craie sur la peinture noire d'une armoire de bureau métallique à quatre tiroirs, alors que tombent le soleil et la nuit sur le calme des coteaux, la rumeur de la ville. Il les grommelle, les mâche, les bavasse en désordre, les vers des *Impressions de promenade* qu'il gribouille sur la tôle : "Nous payons l'impôt, gn'a des lois [...], ma parole, on n'est plus chez soi." Et ça monte, ça fouaille, ça gouale à plein bec – "Merd' ! V'là l'Hiver et ses dur'tés !" L'a ben d'la colère, le gueux, à commencer contre tous ceux qui ont fait bombance de la misère d'autrui : ceusses de la presse et les Socialisses, Hugo, Richepin, "ben pis Mirbeau et pis Zola / Y z'ont plaint les Pauvres dans des livres", tous ces artisses et ces rupins d'malheur. Ben d'la colère et du rêve aussi, surtout lorsqu'il rencontre "l' Rouquin au cœur pus grand qu' la Vie [...], l'bâtard de l'Ange [...], eul' l'charpentier toujours en grève". J-C. lui-même, tombé d'on ne sait où en revenant, pâle et

crevard comme les autres dans le miroitant du marchand de vin. Allez, "on perd son temps à s'engueuler..." Ben du rêve et d'la chimère, celle qu'on en est l'unique amant, qui monte en lune d'été pour offrir ses nichons entre songe, espoir et déception. D'la chimère mais du désespoir, celui qui pousse à dire son fait au Bon Dieu, envier et vomir la vie de dedans les masons, désirer le baiser de celle en noir, "la sans-pitié, la sans-mamelles." Du désespoir, alors se musser sur le pavé en baron perdu de l'asphalte, dormir... "Et n'plus jamais rouvrir mes falots sanglants sur la vie."

Rictus impur, puissant Garniouze

Comme ils avaient raison les murmurants, les exhortateurs : il faut aller voir Garniouze. Pour Rictus, bien sûr et d'abord, cette langue à ras de trottoir qui n'a jamais empêché la poésie de fleurir, profitant de la moindre fissure – et qui, quoi qu'en dise le rimailleur, doit autant au jar de Richepin qu'au libertaire Mirbeau.

Il n'est pas pur, le Rictus de Garniouze. Ses soliloques s'entremêlent de voix plus neuves entendues à la télé, à la radio, pour vanter le savoir-faire sécuritaire de la France ou débattre de la pénibilité du travail – pauvres chirurgiens, branleurs de fonctionnaires... Il y passe des noms, çui du Douillet dont la boîte à pièce jaunes attend le sou sur le trottoir, celui même d'un Dominiq' Strau qu'aurait p'têt fait des trucs pas nets et qu'on lui dirait rin. Baste : la misère, la bonne conscience à deux balles et l'impunité sont de tous les temps, justifiant ces anachronismes mesurés. "J'suis l'Homme modern' qui pouss' sa plainte / Et vous savez ben qu'j'ai raison", voilà.

Pour Rictus donc, mais surtout pour Garniouze. Ce qui revient à peu près au même tant l'artiste, habité par son personnage, semble faire corps avec cette figure de gueux anonyme qu'on confond volontiers avec le poète ; à tort, puisque Rictus ne connut jamais la misère. L'artiste a l'intelligence du spectacle et de la rue. Son armoire sur roues, vade-mecum fatrasique où brûlera un cageot avant qu'en sortent portrait de femme, poupée Barbie, canette ou revolver, est presque un personnage en soi, un double obscur et muet fait d'objets et de mots à la craie. Les lieux, quels qu'ils soient, lui font un décor tout prêt qu'il exploite sans vergogne, Jésus-Christ sous la croix du village, fouilleur de vraie poubelle, mourant en contrebas du cimetière – en ville, ce sera une autre manière de faire rue.

Mais tout cela n'est rien en regard des textes soigneusement choisis et réordonnés pour dire une vie et toutes les misères, d'une interprétation intense dont la puissance d'émotion croît à mesure que l'espoir sombre.

Comment, vous n'avez pas vu Garniouze ? Il faut aller voir Garniouze...

Jacques-Olivier Badia

| Propos recueillis par Sarah Bonnefoi

Ramonville.

Le monde dans une drôle d'armoire



Christophe Garniouze Lafargue pour son spectacle Rictus./PhotoLe dernier spectacle de Christophe Garniouze, coproduit par l'Usine, est l'un des moments les plus attendus de cette 24e édition du festival des arts de rue de Ramonville. Nous lui avons posé quelques questions.

Comment s'est faite la réalisation du spectacle Rictus ?

Cela fait quinze ans que je connais et souhaite mettre en scène le poème « Les soliloques du pauvre » de Jehan-Rictus. Avec François Boutibou, aux arrangements musicaux, j'erre dans différents lieux avec une armoire. J'ai aussi actualisé le personnage en montrant l'image d'un homme moderne déchu, comme les banquiers ruinés de Lehman Brothers. Il y a une adaptation, mais il est frappant de voir à quel point ses propos sont toujours d'actualité.

En quoi cela est intéressant pour vous de jouer ce texte dans la rue ?

Tout d'abord, j'ai commencé dans la rue, en faisant des numéros de jonglage dans le métro parisien. Je suis issu du milieu du cirque et du clown. Ensuite, le texte est un monologue cynique sur la décadence du monde, relaté par un vagabond. C'est dans l'errance qu'il est dans l'introspection et fait de nouvelles rencontres. Il n'y a que dans la rue que je peux déambuler de la sorte et je trouve qu'il n'y a aucun intérêt de l'interpréter en salle.

Est-ce que c'est aussi le côté militant du texte qui vous a séduit ?

Bien entendu, les propos de Rictus sont aussi le reflet d'un message que je souhaiterais faire passer. Même si les arts de rue peuvent relever du divertissement, il me semble que les artistes doivent oser mettre en scène des œuvres écrites dans la rue.

Quel regard portez-vous sur la profession aujourd'hui ?

Il y a une nette professionnalisation du métier. La danse est descendue dans la rue, ce qui est très bien. Toutefois, cela manque parfois d'audace. Pour moi, les arts de rue restent une incursion dans le quotidien des gens pour les bousculer, les interroger. Personnellement, je suis plus dans l'engagement qu'à mes débuts.

Retrouvez Garniouze, La Passante, le clown Léandre, les 2Brayeurs, et bien d'autres au festival de rue de Ramonville. Accueil du public et billetteries place Jean Jaurès, samedi de 12heures à minuit et dimanche de 13heures à 18heures. La plupart des spectacles sont gratuits.

Samedi et dimanche à Ramonville-Saint-Agne

La Montagne - lundi 22 août 2011

L' insolente jeunesse toujours de mise au festival d'Aurillac

La 26e édition du Festival de théâtre de rue, qui a pris fin dans la nuit de samedi à dimanche, a brillamment transformé l'essai d'ouverture transdisciplinaire déjà marqué l'an dernier.

Julien Bachellerie

La couleur avait été annoncée, la programmation cette année n'a pas déçu : plurielle, en contre-pied, savante et populaire, portée par l'irrévérence et la rêverie stellaire. Partout. Dans le tumulte baroque du centre-ville, dans les quartiers périphériques, aux abords verdoyants de la cité. Après le 25e anniversaire, marqué par une présence en force de l'art performance, la nouvelle édition devait donner le change. Abonder encore dans l'inattendu, la surprise renouvelée en d'autres lieux, sous d'autres formes.

Militant pour des expériences innovantes, revendicatif pour un vrai droit de citer des arts dans tous les espaces publics, le festival a cette année encore placé haut la barre et offert une programmation à la hauteur de ses ambitions. Un engagement brillamment illustré, de manière frontale ou en filigrane, au fil de l'affiche, riche de découvertes, d'essais. Le tandem Generik Vapeur\Magma Performing Théâtre de Nadège Prugnard, d'abord, qui en ouverture annonçait la couleur de l'engagement avec son Fuckin' Cendrillon. Un conte revisité et marqué au sceau d'une parole incandescente.

La contestation politique a également revêtu la forme de l'uppercut et de l'embrasement avec Bang, performance signée Mickaël Féral et Bernard Pesant en forme de cri nocturne, forgée à l'embrasement pyrotechnique et nourrie de percussions échevelées. L'installation de la compagnie de Gwénaél Morin et de son Antigone d'après Antigone de Sophocle au sein du quartier de la Montade, avec la participation des habitants, a également constitué l'un des actes artistiques culminants en réinterrogeant en profondeur la place du théâtre : son lieu, ses acteurs et son public.

La musique et, plus largement, les univers sonores de tous crins, ont également émaillé cette édition aux allures de charivari populaire en grand format : les improvisations hirsutes des Music-hall de Fantazio et sa trentaine d'invités ; le Chaos à quai de Nicolas Frize à la gare ; des rencontres étincelantes dans le dialogue des univers, comme celle du saxophoniste Akosh S. avec le jongleur et danseur Jörg Müller ; le tableau percutant de Metalovoice...

Un langage sonore qui n'a pas pour autant éclipsé celui, constitutif, des mots de la rue. Le public s'est ainsi repu avec délice du jardin de Tartar(e), sis au coeur du Square, de même qu'il s'est abreuvé aux histoires de vie, fiévreusement humoristique, de Ronan Tablantec, infatigable avec son acolyte dessinateur Benoît Bonnemaïson-Fitte dans la fraîcheur providentielle de la Cave.

Enfin (mais aussi surtout), le nombre des compagnies de passage n'a pas fléchi cette année (ni, d'ailleurs sa qualité, comme en atteste Rictus de Garniouze, perle sombre pêchée dans le grand bain) avec 596 formations présentes. Sans compter les nombreux artistes venus, à l'improviste, nourrir le « off du off », parachevant ainsi la traditionnelle toile protéiforme et colorée de la manifestation.

Sur le mode de l'imprévisible que réserve toujours le rendez-vous, aussi, et prenant les spectateurs à rebrousse-poil avec jubilation, Les Chiens de Navarre ont joué les iconoclastes débridés, la dramaturgie hirsute et l'humour vitriolé puisé dans l'absurde avec Une raclette déjà culte. Le festival a 26 ans, et il n'a pas perdu son insolente jeunesse en chemin !

D'autres horizons artistiques proposés hors les murs

Imperturbablement opposé à une politique de moindre culture (et inversement), le festival d'Aurillac continue à déplacer toujours davantage les horizons artistiques, à questionner l'environnement, la nature, le paysage, la place du regard.

Installés dans la campagne, sur les hauteurs de la ville, voire sur un lac, certaines créations ont efficacement donné une bouffée d'air au public. Une respiration pour prendre le temps de regarder autrement (Contre nature de Tricyclique Dol, avec ses incongruités à rechercher dans la verdure) ou simplement glisser, à la faveur de la nuit, dans les méandres d'un long poème visuel (on songe à l'éloquence esthétique et fragile d'HoriZOne, petit joyau onirique offert par le Groupe ZUR).

Si ces actes décentrés ne font pas figure de nouveauté, ils continuent, avec les Préalables dans les villages, d'interroger efficacement la relation qu'entretient le spectacle de rue avec l'extérieur des villes. Au faite de ces itinérances possibles, la création Opéra d'O d'Ilotopie, installée au lac de Saint-Étienne-Cantalès, fit sur l'eau figure de vrai théâtre en campagne

Des spectacles au millimètre mettent Chalon dans la rue

Du 20 au 24 juillet, les arts de la rue ont investi cette année encore et pour la vingt-cinquième fois les moindres parcelles de l'espace urbain. Chalon-sur-Saône (Saône-et-Loire), correspondance.

Un bout de trottoir, de réverbère, de mur... Il suffit de pas grand-chose pour que l'art, quel qu'il soit, s'intègre dans l'urbain. Une intégration qui se mesure à la porosité de l'un à l'autre, ne supportant aucune seconde de décalage dans le timing. À ce jeu, quatre compagnies ont particulièrement brillé. À commencer par le Begat Theater et ses Histoires cachées; le spectateur, écoutant le texte casque sur les oreilles, est invité à suivre dans les rues un objet qui passe entre les mains de différents personnages dévidant leurs pelotes de vie au sein du labyrinthe de l'intime. Se révèle alors un jeu de miroir à trois facettes: le réel qui s'estompe, le factice du théâtre s'affirmant comme seule véracité, et le regard sceptique de l'extérieur sur ledit spectateur. Le moi, le ça, le surmoi? De souvenirs, il était également question avec Vagues à l'âme, de Mastoc Production. Avec une poésie extrême, comme une caresse maternelle, comme un goût retrouvé pour la douceur des choses, la danse, le chant, les images projetées, les textes retissent ces liens si fins et résistants, ces fils de «soi», qui unissent chacun à son enfance.

Un jeu d'acteur époustouflant

«Ce soir j'ai vu des anges», lance une spectatrice à la sortie. Avec le spectacle Rictus signé Garniouze, l'émotion est encore montée d'un cran, de ces émotions qui tordent les tripes et qui enserrant leur proie jusqu'à l'étreinte finale, douloureuse. Sur un texte de Jehan Rictus, auteur oublié du XIX^e siècle, un homme seul et à la rue, un SDF, dirait-on aujourd'hui, soliloque. Quelle merveille d'entendre cette gouaille ciselée aux doubles tranchants du populaire et de la littérature! « Quand j'pass' triste et noir, gna de quoi rire. Faut voir rentrer les boutiquiers, les yeux durs, la gueule en tir'lire dans leurs comptoirs comm' des banquiers. » À la beauté du texte s'ajoute un jeu d'acteur époustouflant, un phrasé à couper le souffle et à faire perler les yeux. Mais dans la rue on passe rapidement des larmes au rire, surtout si on se laisse surprendre par quelque petit bijou comme le Garden & square, de la compagnie Deracinemoa. Dans ce jardin à l'anglaise, l'humour se taille au cordeau entre deux jardiniers victimes toutes désignées, une vieille dame prête à flinguer à tout-va et une statue qui n'en finit plus de mourir tant elle ne veut pas rater sa mort. Les gags s'enchaînent au millimètre près à un rythme effréné avec la vivacité d'un bon vieux dessin animé de Tex Avery. C'est drôle, c'est inventif, c'est frais, c'est du bonheur à l'état pur pour un auditoire très vite submergé par une déferlante de rires.

Géraldine Kornblum

Garniouze. Théâtre déambulatoire. Un homme en errance

Garniouze est seul en scène, seul en rue, avec sa grande armoire toute rapiécée. Il dit la poésie de Jehan Rictus.

Lorsqu'à la fin du XIX^e siècle Jehan Rictus écrit ses Soliloques du Pauvre, la poésie, encore un peu, trouve l'audace d'exister dans la rue, tous les jours, des riches boulevards aux banlieues poussiéreuses. Arme fatale de l'alpagueur public, ficelle rêvée du boniment, le lyrisme n'a pas alors, à la différence peut-être d'aujourd'hui, trop mauvaise presse.

Long recueil en vers de huit pieds, Les Soliloques du Pauvre emprunte justement à la rue cette gouaille superbe des faubourgs d'antan, se rit des « e » muets et de l'orthographe noble, triture la syntaxe classique, n'a que faire, pour finir, de la grammaire ampoulée des élites. C'est une langue grasse, organique, moderne et broussailleuse. Une langue que dans son spectacle Rictus, le comédien Garniouze, assez logiquement, a souhaité restituer à la rue, mobilisant pour la faire entendre toutes ses énergies, l'hurlant parfois, la vomissant, aussi, quand il le faut.

L'homme qu'il incarne est seul, traînant ou poussant son armoire de bureau, classeurs, papiers, photos, téléphones, vieux journaux, débris de cagettes, débris de sa vie. Il n'a que ses pensées, sa parole et son monologue, extérieur, pour continuer, continuer d'avancer, un pas, un autre pas, et puis encore un autre. On le suit, nous, aujourd'hui, témoins invisibles de sa pauvreté, de sa détresse, de sa folie naissante. Représentant de ceux que nul ne représente, il est des leurs, et cette position rend sa harangue tout à fait légitime, poignante. Le sourire aux lèvres figé, grimace et politesse d'un désespoir pudique, le poète s'adresse à Dieu et aux autres, qui lui manquent, aux autres du passé, aux autres du présent, à lui-même.

Une performance d'acteur exceptionnelle, rocailleuse et brillante, mais fine et tendre, habitée, exaltée. Un auteur, aussi, à découvrir, dense et heurtant, brut.

Rictus, notre contemporain – 14 juin 2011

Il est des textes dont on peut dire qu'ils n'ont pas d'âge. *Les Soliloques du pauvre* de Jehan Rictus sont de ceux-là. Certains de ses extraits font les beaux soirs des diseurs de poèmes (il s'agit d'octosyllabes) et sont devenus des morceaux de concours au Conservatoire. Mais les retrouver sur le trottoir, éruptés par un comédien d'aujourd'hui, investi de cette parole qui



malheureusement dépasse les siècles, c'est tout autre chose. L'œil bleu, le costume à peine défraîchi, un homme écrit à la craie sur un lampadaire, sur une armoire métallique posée là. Une nappe sonore, quasi subliminale, accompagne le texte qu'il amorce, le temps que les spectateurs arrivent. Il y est question de mal-être, d'exclusion : ce clochard digne nous invective, sans autre violence que celle tournée contre les injustices sociales, la pauvreté, la misère humaine. En six étapes, il nous entraîne dans la ville, égrenant des textes d'une actualité effarante, bien

qu'ils aient été écrits en 1897. Au bout ... C'est la première fois que Garniouze s'empare d'un texte qu'il profère dans la rue. Et pourtant, l'espace public, il le connaît. Depuis une vingtaine d'années, il arpente les trottoirs, d'abord avec Okupa Mobil, puis avec Le Phun. Cette fois, il se lance dans un soliloque, accompagné par François Boutibou avec qui il a imaginé l'univers sonore et qui mixe en direct tout au long du parcours. La modernité de la diction, les thèmes terriblement contemporains trouvent toute leur résonance et leur ampleur dans le travail subtil de ce compagnon discret. Ce spectacle décape et pourtant il n'a de choquant que ce qu'il reflète de la réalité d'aujourd'hui. Pas besoin d'être clochard pour avoir mal à la société ; ce « Rictus » nous l'envoie en pleine figure. Ames sensibles s'abstenir. Cette création de l'année a été présentée au festival [Furies](#) à Châlons-en-Champagne. On la retrouvera à [Chalon dans la rue](#) (du 20 au 24 juillet), à 18 heures, Quartier Saint Côme ; ainsi qu'à [Aurillac](#) (16 au 20 août).